

La réalité et son objet : propositions théoriques

*L*a question de la réalité, de son statut psychique et même de son existence est au cœur des questions débattues entre Freud et Ferenczi tout au long de leur existence, et ce de façon très directement liée à celle du traumatisme. Il s'agit d'une question épistémologique essentielle, que je me propose de remettre en perspective dans cet article, en relation très directe avec la question de l'Objet, tant, à mon sens, les conceptions de la Réalité et celles de l'Objet sont indissolublement liées, notamment par le biais des conceptions du traumatisme, et de sa réalité. Ces questions hantent – le mot n'est pas trop fort – , la psychanalyse depuis ses origines.

Pour m'en tenir à la période « historique » de la naissance de la chose psychanalytique, c'est en 1897 que Freud dissocie la réalité événementielle et la réalité psychique¹, et c'est en 1932 que Ferenczi revient de façon étendue – et en opposition avec Freud – sur cette question². Pour rappeler d'un mot l'objet de la controverse entre les deux hommes, Freud, dans cette célèbre lettre 69 du 21 septembre 1897, écrit à Fliess : « Je ne crois plus à ma *neurotica* ».

Freud signifie ainsi le tournant épistémologique majeur de l'élaboration de la jeune science psychanalytique : ce que Freud avait tout d'abord pensé être des scènes réelles de séduction, s'avère être en fait des créations fantasmatiques : « Il n'existe dans l'inconscient, écrit-il, aucun indice de réalité³ ». Mais plutôt que de dire que les fantaisies des névrosés sont de pures créations fantasmatiques, il serait plus exact de dire que la psychanalyse ne peut pas décider du caractère de « réalité » des scènes – de séduction, par exemple – que ces derniers rapportent. C'est contre cette position de refus de se prononcer sur la réalité de telles scènes que Ferenczi se dressera 35 ans plus tard, puis inlassablement jusqu'à sa mort. Les arguments de Ferenczi méritent d'être repris : dans l'article « Confusion de langues », Ferenczi traite de l'origine extérieure (traumatique) de la névrose : « L'objection, à savoir qu'il s'agissait de fantasmes de l'enfant lui-même, c'est-à-dire de mensonges hystériques, perd malheureusement de sa force, par suite du nombre considérable de patients, en analyse, qui avouent eux-mêmes des voies de fait sur des enfants⁴ ». Ainsi, la base du désaccord entre Freud et Ferenczi est clairement définie, et ses conséquences sur l'histoire de la psychanalyse ont été considérables. Comme le note Balint, « le fait historique représenté par le désaccord entre Freud et Ferenczi fit sur le monde analytique l'effet d'un traumatisme. [...] Le choc était extrêmement profond et douloureux⁵ ».

Si l'on reprend en détail les conceptions des deux hommes sur cette question du traumatisme, on verra mieux l'étendue de leur désaccord, et les conséquences de ce désaccord sur le mouvement psychanalytique contemporain.

En 1895, le traumatisme est avant tout un traumatisme sexuel, et implique deux temps : le premier est celui de la scène de séduction « sexuelle » de l'enfant par l'adulte, l'enfant subissant passivement la scène. Dans le deuxième temps, dans une scène non sexuelle, des ponts associatifs ravivent les traces mnésiques du premier temps, que le refoulement avait tenues à l'écart. On voit ainsi que c'est seulement dans son caractère de souvenir que l'événement est traumatique.

Dans les années de guerre, et plus précisément en 1918-1919, à partir de l'étude des névroses traumatiques, Freud déploie le point de vue selon lequel l'angoisse – qui deviendra en 1926 l'angoisse signal d'alarme⁶ – protège le Moi contre l'effraction traumatique.

Avec le tournant des années 20, Freud abandonne la conception du traumatisme lié à la séduction ou à ses après-coups. C'est le point de vue économique qui est désormais central : le traumatisme est ainsi « une effraction étendue du pare-excitation ». L'« *hilflosigkeit* » – la détresse du nourrisson – , est le paradigme de l'angoisse par débordement, lorsque le signal d'angoisse ne permet pas au moi de se protéger de l'effraction quantitative, qu'elle soit d'origine interne ou externe. On voit donc comment Freud s'affranchit, au cours du développement de son œuvre, de toute référence événementielle dans la conception du traumatisme : d'abord scène réelle, il devient ensuite constitué essentiellement par son après-coup, qui est encore un événement, pour n'être finalement caractérisé que par sa dimension de débordement économique. Dans les dernières élaborations de cette question, Freud complexifie sa pensée :

– dans « Analyse sans fin et analyse avec fin », Freud affirme le poids du facteur quantitatif, de l'économique, mais revient de façon surprenante sur la question de l'événement dans « Construction dans l'analyse » : il évoque notamment les morceaux de réalité déniés dans la période d'une enfance reculée, et qui font retour dans les symptômes psychiques⁷.

– dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Freud apporte le point final à sa théorie du traumatisme. Ce sont, comme l'a rappelé T. Bokanowski, des « impressions éprouvées de la petite enfance, puis oubliées » qui n'acquiescent de caractère traumatique qu'à la suite d'un « facteur quantitatif » se « situant dans la période de l'amnésie infantile » et pouvant se rattacher aussi bien à des « impressions de nature sexuelle et agressive » qu'à des « atteintes précoces du moi (blessures narcissiques). Le développement de la névrose obéit ainsi à la série suivante : « traumatisme précoce-défense-latence-éruption de la maladie névrotique-retour partiel du refoulé. »

C'est essentiellement dans « Confusion de langues... » que Ferenczi développe sa conception du traumatisme, ainsi que dans les écrits de la même époque, et notamment dans le *Journal clinique* : le traumatisme est le résultat d'une réponse « passionnelle » de l'adulte aux sollicitations tendres de l'enfant. Cette réponse passionnelle est déniée par l'adulte ; ce déni entraîne chez l'enfant un clivage du moi : l'enfant se sent innocent de l'événement et en même temps introjecte le sentiment de culpabilité de

l'adulte ; de plus, l'enfant, afin de conserver une image suffisamment bonne de l'adulte « préfère » penser que la scène traumatique est une pure création fantasmatique : « ils préfèrent accepter que leur esprit (mémoire) n'est pas digne de confiance, plutôt que de croire que de telles choses avec cette sorte de personne peuvent réellement s'être passées (autosacrifice de l'intégrité de son propre esprit pour sauver les parents)⁸ ». On voit bien ici le retour de Ferenczi à la *neurotica* abandonnée par Freud 35 ans auparavant.

Ces différences fondamentales entre les deux auteurs ont marqué l'histoire de la psychanalyse en France de façon extrêmement importante, et ce par rapport à l'importante question du poids de la réalité événementielle dans la cure analytique. Ainsi, en 1970, « La construction de l'espace analytique », de S. Viderman, ouvrit sur ce sujet un extraordinaire débat d'idées. Ce livre dont il est hors de question de rendre compte dans son intégralité, proposait en fait 3 thèses :

– 1^{re} thèse : Malgré son renoncement à la *neurotica*, Freud est resté, tout au long de son œuvre, hanté par « les sources du Nil », c'est-à-dire par la recherche de l'événement originaire, datable, refoulé, et qui rendrait compte des symptômes du patient.

– 2^e thèse : Cet événement est à jamais inconnaissable, compte tenu du refoulement originaire, et toute construction de sa propre histoire est donc une construction *mythique*.

– 3^e thèse : Il est donc nécessaire, en analyse, d'inventer cette origine à jamais inconnaissable. Selon Viderman – à propos de l'Homme aux loups – « c'est son analyste (et non pas ce qui, dans son analyse ressurgira de son souvenir) qui 25 ans plus tard lui dira, non pas ce qui s'est réellement passé, car il est hors de toute possibilité épistémologique, à ce niveau de profondeur du refoulement constitutif de l'inconscient, de faire la part entre le fantasme et l'histoire, et cela n'a pas l'importance que Freud lui accorde lors de la rédaction de sa première observation ». L'analyste n'a pas reconstruit une scène historique, mais une scène hypothétique, parfaitement cohérente, où les éléments historiques constituent des points d'aimantation qui donnent une cohésion aux fantasmes postérieurs, pour se joindre dans la structure imaginaire du fantasme originaire⁹ ».

Les trois thèses de Viderman semblent s'articuler en une sorte de logique – à allure de syllogisme – qui pourrait s'énoncer ainsi :

- L'analyste est hanté par la recherche de l'origine.
- Or l'origine est à jamais inaccessible.
- Donc il faut l'inventer
- Et l'énoncer pour la faire exister.

Nous sommes ici éloignés des thèses développées par Freud dans « Constructions en analyse ». Il semble d'ailleurs que près de 25 ans après la parution du livre de Viderman, les débats sur l'histoire et les risques de sa falsification obligent l'analyste à se reposer les rapports conflictuels qu'il entretient avec elle. C'est d'ailleurs autour de cette question qu'un débat très important s'était engagé au sein de la Société psychanalytique de Paris (SPP) à partir du livre de Viderman.

Il me semble en fait que dans son ouvrage Viderman avait mal apprécié les avancées décisives de l'historiographie moderne, voire qu'il les avait ignorées. L'école française des Annales, fondée par Marc Bloch, a montré qu'« un personnage, un événement, tel aspect du passé humain ne sont “historiques” que dans la mesure où l'historien les qualifie comme tels, les jugeant dignes de mémoire parce qu'ils lui apparaissent à quelque titre importants, actifs, féconds, intéressants, utiles à connaître¹⁰ ». Ainsi, l'histoire est à la fois une restitution et une création : Marrou écrit que : « L'histoire est le résultat de l'effort, au sens créateur, que fait l'historien pour unir le passé qu'il ignore au présent qui est le sien¹¹ ».

On peut voir ainsi, me semble-t-il, combien les conceptions de l'historien et du psychanalyste se rencontrent ici. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler les termes dans lesquels Freud traite dans « Constructions dans l'analyse » de la question du délire : « Ce qui importe, c'est l'affirmation que la folie, non seulement procède avec méthode, [...] mais qu'elle contient *un morceau de vérité historique* [...] [le travail analytique] consisterait à débarrasser le morceau de vérité historique de ses déformations et de ses appuis sur la réalité actuelle et de le ramener au point du passé auquel il appartient. [...] De même que l'effet de notre construction n'est dû qu'au fait qu'elle nous rend un morceau perdu de l'histoire vécue, de même le délire doit sa force convaincante à la part de vérité historique qu'il met à la place de la réalité repoussée¹² ».

Viderman, après avoir évalué la justesse des critiques qui lui avaient été adressées après la parution de son livre en écrivit un second, *Le céleste et le sublunaire*, dans lequel il revint sur la problématique de l'histoire, et ce en quoi elle pouvait intéresser le psychanalyste ; à certains égards les théories contemporaines de l'histoire avaient de quoi séduire Viderman. Ainsi Croce avance que : « les faits n'existent pas, c'est l'esprit qui pense et construit les faits¹³ », tandis que Paul Veyne soutient qu'« il n'existe pas d'objets naturels en histoire... L'objet historique est ce qu'on le fait être et peut être redécoupé selon mille critères qui se valent tous¹⁴ ».

Tout ceci permet à Viderman de développer l'idée selon laquelle « c'est l'imagination qui va nous permettre de combler les manques, emplir les vides, jeter les ponts, et faire d'une histoire discontinue un récit cohérent et suivi, mais c'est l'esprit qui en fait la cohérence. La révolution copernicienne en épistémologie historique, c'est que l'imagination est devenue le centre qui organise la poussière des faits, l'aimante et l'ordonne ».

Ainsi, l'historien comme le psychanalyste doivent faire le deuil d'une illusion positiviste dans laquelle la construction serait une simple restitution ; au contraire, tout indique que c'est par un acte subjectif que peut se construire la représentation de ce qu'a été le passé. Dès lors une question fondamentale doit être posée : si la construction historique est à ce point subjective, comment choisir les faits de telle sorte que ma construction, en temps qu'analyste, ne soit pas simplement délirante ? Viderman, par un retournement spectaculaire par rapport à sa position antérieure – cf. « être sans égard pour la réalité » – essaye, dans *Le céleste et le sublunaire*, de répondre à cette question ; voici ce qu'il écrit :

« Il ne m'est pas possible d'opter à mon gré, dans la reconstruction de l'histoire de mon malade, pour un enchaînement d'événements plutôt que pour un autre. Il faut que la séduction par tel ou tel agent historique ait eu lieu en un moment historiquement datable et repérable, par la mémoire si possible, par la reconstruction sinon. Il faut que la " castration " ou la scène primitive, dans la mesure où nous les tenons pour des événements réels, auxquels nous attribuons des effets d'ébranlement psychique à longue portée, aient eu lieu, pour que, retrouvés, reconstruits, replacés exactement à la place où les mailles rompues de la mémoire avaient été raccommodées avec des symptômes substitués aux souvenirs, l'ordre subverti soit rétabli. »

En somme « le champ historique est indéterminé, aléatoire, et pourtant, tout en nous y appuyant, nous sommes dans l'obligation – si nous voulons être efficaces – qu'il y ait une coïncidence entre ce que nous disons que l'histoire du patient a été et ce qu'elle a été réellement ». Il ne faudrait pas croire pour autant que l'analyse est une simple reconstruction de l'histoire événementielle du patient, encore que cet aspect ait quelque importance : le psychanalyste a, en outre, à se préoccuper de comprendre comment, autour de l'événement, viennent se *greffer* des fantasmes, des mécanismes de défense, des symptômes. C'est à ce point précis de mon argumentation qu'il me paraît possible d'introduire la question de l'Objet.

C'est là, encore par le biais du traumatisme, que les liens entre Objet et Réalité peuvent être développés. En 1987, m'intéressant aux métaphores employées par les psychanalystes travaillant sur les questions soulevées par le concept de traumatisme, j'avais noté l'insistance avec laquelle revenaient sous leur plume des métaphores connotant la prééminence du perceptif – « le chaud et le froid¹⁵ », le « rouge¹⁶ », le « brillant¹⁷ » – , sur le représentatif. J'avais à l'époque évoqué quelques raisons pour lesquelles il pouvait en être ainsi. Une réflexion récente de Jean-Luc Nancy m'incite à reprendre aujourd'hui cette question :

« Au sens strict, l'interdit de la représentation est l'interdit juif, islamique, et en partie chrétien de représenter Dieu, ainsi que l'homme, image de Dieu. C'est l'interdiction de l'idole, en faveur de la vraie présence invisible du divin. En ce sens, et selon toute une tradition moderne d'interprétation, cet interdit n'est rien d'autre que l'interdit du meurtre : *l'interdit d'arracher une présence à son retrait ou à son « secret » essentiel. La représentation est meurtrière et le meurtre est représentation : il fixe et fige la présence anéantie*,¹⁸ » Bien qu'il s'agisse là de représentation « iconique », et non de représentation psychique, le psychanalyste ne peut qu'être renvoyé, par ces lignes, à des questions posées par l'œuvre de Freud, et dont la complexité *actuelle* n'a pas fini de le hanter. Jean-Luc Nancy a le mérite de focaliser ainsi notre attention sur les rapports qu'il y a entre les questions posées par le traumatisme, ce que la situation traumatique contient d'« interdit de représentation » et la problématique freudienne de « Deuil et mélancolie », *via* l'idée de la représentation comme meurtre, et son corrélat : le meurtre fixant et figeant la présence anéantie. Nous n'avons pas fini, en effet, de méditer sur le paragraphe relatif à « l'ombre de l'objet¹⁹ », et dans lequel

Freud entend « reconstruire le processus » de la mélancolie ; dans ce paragraphe, deux points me paraissent devoir être soulignés : 1°- Les termes dans lesquels Freud caractérise l'investissement d'objet comme *peu résistant, supprimé* ; 2°- Le terme même d'*ombre* de l'Objet.

Et ces deux points, naturellement, sont liés ; cet objet, la lecture même du paragraphe nous en convainc, n'a pas de statut psychique, interne, bien établi ; il est à la fois « la personne aimée », l'objet réel auquel le Moi du mélancolique est fortement fixé, et l'objet pourvu de caractéristiques *psychiques, internes*, et susceptible, en tant que tel, d'un processus psychique d'identification. Il a donc un statut *limite* ; si j'ai plaidé naguère pour la transitionnalité de l'objet de la psychanalyse²⁰, il me semble qu'il est question, dans ces lignes, d'autre chose : la fameuse expression : « l'ombre de l'objet est tombée sur le Moi » indique *à la fois* le statut psychique, interne de l'objet, et sa place particulière dans le Moi : pour que l'objet puisse porter une ombre, il faut qu'il soit à la fois *dans* le Moi, et *non assimilé* par lui : on peut se le représenter comme *érigé en* lui, lui appartenant, mais non confondu avec lui ; la question du Surmoi est naturellement présente ici, mais aussi plus généralement celle de tous ces objets « encryptés », « inclus » dans le Moi, et assurés ainsi de leur pérennité. Cette pérennité est, si l'on y songe un instant, assez singulière puisque seule l'ombre de l'objet témoigne de la présence de celui-ci, alors même qu'il est tenu hors d'atteinte psychique, tellement à l'abri du meurtre, que seul le suicide du mélancolique peut l'atteindre. On voit ainsi, avec les résonances platoniciennes soulevées par la référence à l'Ombre de l'Objet, que ce qui est visé par Freud dans la façon dont il pose la question de la mélancolie, c'est le statut de l'Objet comme résultant du meurtre imaginaire de la Chose. Pour le dire simplement, *la Chose, c'est le Réel de l'Objet, c'est-à-dire ce qui, de lui, résiste à toute représentation*²¹. Pour le dire autrement, l'Objet est le résultat et le produit de l'hallucination négative de la Chose²². Le reste, le résidu de cette opération est peut-être ce qui se donnerait parfois comme pure perception, avec ce qu'elle pourrait avoir d'insupportable éclat : ainsi, les métaphores perceptives employées par les patients à propos de leurs expériences traumatiques indiqueraient la trace laissée par la perception et son éclat dans la tentative d'introjecter cette expérience traumatique, tandis que les métaphores perceptives des psychanalystes évoquant les analyses de ces mêmes sujets, sont pour ceux-ci la façon de rendre compte des traces que l'impossibilité du meurtre de

la Chose laissent jusque dans le mode de langage de ceux-là. *La perception viendrait donc signer, à l'intérieur même du Moi, l'échec de la constitution psychique de l'expérience, qui, dans son aspect « séducteur », « réel » resterait enclavée en lui ; de ce point de vue, la « pure » perception, ce serait l'hallucination.* Venons-en alors à la façon dont les psychanalystes voient cette question de la réalité du monde : Viderman emploie une métaphore extrêmement intéressante, celle de la perle, formée à partir d'un grain de sable²³. Selon lui, le grain de sable, en psychanalyse, c'est l'événement – ou sa trace – à partir duquel, et autour duquel, les fantasmes vont se développer, comme les concrétions perlières se font autour du grain de sable réel. Je suis assez d'accord avec ce point de vue, mais c'est à partir de lui que les choses doivent être repensées sur le plan analytique. En effet chacun sait que, pour un grain de sable, le « devenir perle » est un destin pour le moins incertain : il y a, dans le monde, plus de sable sur les plages que de colliers de perles au cou des femmes ; on peut légitimement se demander si cette remarque n'est pas également valable pour les événements que l'être humain est amené à traverser au cours de son existence : combien feront l'objet d'une inscription, analogue à l'introduction du grain de sable ? Combien, au contraire, seront roulés par les vagues de la vie, voire iront s'inscrire chez quelqu'un d'autre ? En tout cas il faut, me semble-t-il, admettre, du moins si nous aimons les perles, que ce grain de sable de l'événement – ou de son souvenir – n'est pas du tout insignifiant, qu'il devienne perle – et pour nous cela signifie symbolisable –, ou qu'il reste simple grain de sable – et cela signifie pour nous non symbolisé, non inscrit, ou perdu. De toutes les façons, ce grain de sable de l'événement a pour l'analyste un rôle capital ; il est ce que j'appelle le *noyau traumatique* de tout processus psychique ; on aura compris que selon moi, le noyau traumatique du Moi c'est le réel de cet objet qui est appelé à s'inscrire psychiquement, après avoir été halluciné négativement ; ceci a une conséquence tout à fait capitale : tout objet inscrit psychiquement contient sa part de réel qui est, à mon sens, cette ombre de l'objet dont parle Freud ; dans le trauma psychique selon la deuxième topique (par débordement quantitatif), on peut penser que ce réel s'inscrit plus massivement encore, et son ombre portée est alors gigantesque. Jean-Luc Nancy attire en tout cas notre attention sur les liens conflictuels, *jusqu'au meurtre*, entre le Réel de l'objet et sa Représentation.

Deux histoires cliniques nous permettront de continuer à explorer cette question : l'histoire de monsieur B, la première, a trait à la tentative de « mise à mort de la représentation », et vaut d'être contée : fortuné, indifférent, dit-il, à tout, vivant seul, Monsieur B ne sort guère de chez lui et passe ses journées à faire des puzzles ; c'est son unique activité, rien d'autre ne l'intéresse, ni personne, et l'on peut ainsi se représenter assez bien ce que peut être la désobjectalisation à l'œuvre. Pour être plus précis, les puzzles que fait Monsieur B ont un thème particulier, puisqu'il s'agit de tableaux ayant la mer pour sujet ; ils sont également particuliers en ce sens qu'il les a lui-même peints, au cours de ses nombreux voyages aux quatre coins du monde ; une de ses relations a ainsi transformé chacune de ses aquarelles en un puzzle qui, une fois reconstitué subit un traitement particulier : renvoyée au lieu même où elle a été peinte, l'aquarelle, décollée de son support et reconstituée selon un procédé mis au point par une autre de ses relations, est lavée à l'eau de mer et monsieur B ne garde alors d'elle que la feuille de papier vierge où elle avait été peinte bien des années auparavant. Certains avaient essayé de détourner monsieur B de la vanité grandiose d'un tel projet, que l'on peut ainsi décrire : constituer une représentation du Réel, lui faire subir, avec un brin d'omnipotence et de sadisme un traitement complexe qui permette de constater qu'on peut encore en disposer après l'avoir mise en pièces, puis dans un mouvement déterminé en effacer toute trace ; en vain : monsieur B avait répondu qu'« il relèverait le défi, et [que] les aquarelles, comme cela avait toujours été, continueraient d'être transportées sur leur lieu d'origine pour y retrouver la *blancheur de leur néant premier*²⁴ ». De ce rituel compliqué, je n'aurais sans doute jamais entendu parler, si un grain de sable ne s'était glissé dans sa perfection : la dernière pièce du dernier puzzle ne voulut pas *coïncider* avec la découpe dans laquelle elle aurait dû entrer : cette pièce a la forme d'un « W » et la découpe d'un « X ». Le lecteur attentif aura reconnu une des histoires de « La vie, mode d'emploi » de Georges Perec, et reconnu également dans cette pièce en forme de « W » un autre livre de Perec dans lequel il affirme : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance ». Perec, dans l'histoire de monsieur B, fait mourir ce dernier au moment où il constate cette non-coïncidence entre la pièce et sa découpe.

Cette histoire parle d'elle-même : elle est comme l'archétype des difficultés si bien décrites par André Green, et que l'analyste rencontre lorsqu'il aborde les cures de patients dans lesquelles la négativité est à l'œuvre ; dans

ces cures, le désinvestissement, le blanc sont les difficultés majeures pour le psychanalyste habituellement plus familiarisé avec le conflit lié à l'investissement, et avec le refoulement. Le blanc, l'effacement de la trace nécessitent un travail de retissage, de re-création d'un espace psychique « collabé » par le désinvestissement. André Green souligne d'ailleurs que la question existentielle du sujet tel que le conçoit la psychanalyse, c'est le conflit fondamental entre l'omnipotence de la satisfaction absolue, dans le sadisme ou le masochisme, par exemple, et le renoncement dans la sublimation, avec le risque du désinvestissement supposé affranchir de toute dépendance... « *en payant le prix du meurtre de l'autre*²⁵ ».

L'histoire imaginée par Pérec montre bien, de ce point de vue, comment l'activité représentative est en quelque sorte subvertie au bénéfice de la Pulsion de Mort.

La deuxième histoire se situe, elle aussi, aux limites de la psychanalyse, et je n'en puis livrer que les traits principaux : c'était il y a bien des années, au début de ma pratique professionnelle, que j'ai reçu Octave ; cet homme d'une trentaine d'années, assez étrange, ne connaissait rien de ses origines ; il était allé consulter une graphologue parce qu'il avait entendu dire que « tout était dans l'écriture » ; il avait entendu cette remarque littéralement, et non comme une métaphore ; il avait donc espéré, disait-il, que la graphologue « aurait pu lui révéler les choses ignorées de lui, et dont son écriture aurait gardé les traces ». La graphologue me l'avait adressé, inquiétée par cet homme qui venait l'interroger aux limites mêmes de son art, puisqu'il avait l'idée que tout son monde interne était condensé dans une trace matérielle, motrice, jetée sur le papier ; j'étais, moi, un peu perplexe devant cet homme touchant dans sa quête de lui-même, accroché à mon regard, et que j'acceptai, non sans réticences intérieures, de recevoir en face-à-face. Prudemment d'abord, puis de plus en plus précisément, il me fit savoir qu'il venait toujours me voir armé d'un revolver, parce qu'il avait souvent l'idée de commettre un crime parfait ; un jour où il développait une fois encore cette idée, je lui répondis : « un crime parfait, ça n'existe pas : il y a toujours des traces ». Cela me rassura beaucoup ... et lui aussi, puisqu'il trouva une solution différente, socialement acceptable, à ce qui le hantait, et qui était l'existence et l'inaccessibilité d'un *insupportable écart* entre l'inconnaissable de ses origines et la filiation imaginaire qu'il s'était constituée ; pour lui, cette suppression de l'écart

n'était pas, comme pour le personnage de Pérec, du côté de l'effacement, de la représentation, mais du côté de l'effacement du Réel, au moyen du crime parfait, de ce qui, dans le Réel, pouvait représenter la potentialité de la représentation.

La question qui vaut alors d'être posée est la suivante : qu'est-ce qui, dans le développement de l'« infans » permet l'inscription de ce « grain » de sable que j'évoquais plus haut, inscription qui le conduira à investir son mode d'existence selon ce rapport subjectif si particulier entre le monde interne et l'extérieur, puisque cet antagonisme entre ces deux mondes serait tellement insoluble que seul l'idée du meurtre ou du crime en rendrait compte ; cette idée assez hégélienne d'ailleurs, peut paraître surprenante à première vue, mais elle est en fait présente dans le champ psychanalytique depuis son origine : depuis Freud, qui postule que « l'Objet naît dans la haine », jusqu'à André Green qui a mis en évidence le rôle organisateur, fondateur même, de l'hallucination négative de la mère, permettant à cette dernière d'être constituée en « structure encadrante » ayant un « rôle de contenant de l'espace représentatif²⁶ ». De son côté, René Roussillon, en commentant les points de vue de Winnicott sur l'objet transitionnel a apporté un éclairage tout à fait convaincant : « la réalité de l'objet, pour pouvoir être “ trouvée ” (découverte, investie), doit pouvoir être détruite/ trouvée. Explicitons ce “ paradoxe ”. L'objet est trouvé comme objet externe s'il est détruit dans le (fantasme) mais survit à cette destructivité, c'est-à-dire que, s'il est atteint par celle-ci, il reste néanmoins permanent et stable, ce qui se manifeste par le fait qu'il n'exerce pas de représailles sur le sujet, ni du côté de la rétorsion, ni du côté du retrait. L'objet doit donc être à la fois atteint (détruit) et non détruit : atteint, pour donner valeur et réalité à la destructivité – la reconnaître – et non détruit pour la localiser dans le domaine de la vie psychique. C'est là le sens de survivre²⁷ ». Cette conflictualité est présente dans le mythe d'Œdipe, au moment où celui-ci se crève les yeux : « *Il va au hasard, il nous demande de lui donner un glaive, de lui dire où il trouverait sa femme, non pas sa femme, mais celle dont le sein maternel l'avait à la fois mis au monde, lui et ses enfants. Et dans sa fureur, un dieu, je ne sais lequel, la lui indiqua, car ce ne fut aucun de nous près de lui. Alors, poussant un cri effrayant, comme si quelqu'un l'eût guidé, il s'élança sur la double porte [...] Là, pendue, nous aperçûmes son épouse ; le lacet tressé l'étranglait encore. À cette vue, le malheureux pousse des rugissements horribles, il dénoue le lien qui la tenait en l'air ; elle tombe à terre, la pauvre*

femme. Alors nous vîmes des choses atroces : Œdipe arrache de ses vêtements les agrafes d'or dont elle était parée, il les prend, il s'en frappe lui-même les orbites des yeux, il criait qu'ils ne seraient plus témoins ni de ses malheurs, ni de ses crimes : "dans l'ombre désormais, disait-il, vous verrez ceux que vous n'auriez jamais dû voir..."²⁸»

La représentation éternelle du corps de Jocaste, érigée dans le Moi d'Œdipe, se constitue ainsi avec le meurtre de la perception, du *trop* de perception que sa mère lui avait imposé (cf. « Bien des hommes ont partagé en rêve la couche de leur mère »). Il est intéressant de mettre en rapport cet épisode du mythe : tuer – se crever les yeux – se représenter – et cette assertion de Freud selon laquelle « l'objet naît dans la haine » : c'est ici la mise en absence de l'objet réel, qui lui permet d'acquérir son statut psychique : Œdipe se crevant les yeux réalise un véritable analogon de l'hallucination négative.

Cette mise en absence du Réel, comme condition de création du Psychique, et son échec même, puisque, selon moi, le Réel s'inscrit en nous sous la forme d'« ombre de l'objet », comme « grain de sable » originaire et nécessaire au déploiement de la topique interne, est sans doute un des éléments qui nous permet aujourd'hui de penser le phénomène récent de l'essor des technologies liées au transport et à la conservation des images comme résidu des traces que laisse en nous ce moment fondateur de l'absence de l'objet. C'est ce point de vue que souligne Jean Baudrillard dans un article récent : « [nous ne sommes] plus capables d'affronter la maîtrise symbolique de l'absence, c'est pour cela que nous sommes aujourd'hui plongés dans l'illusion inverse, celle désanchantée de la profusion, l'illusion moderne de la prolifération des écrans et des images²⁹ ».

« Partout *la rage de faire qu'une image ne soit plus une image*, c'est-à-dire justement ce qui ôte une dimension au monde réel et inaugure la puissance de l'illusion. Aujourd'hui, avec toutes les formes de *reality-show* et de réalité virtuelle, on³⁰ veut nous faire rentrer dans l'image, dans l'écran, dans un artéfact à trois dimensions – le vécu clés en main –, détruisant ainsi toute illusion générique de l'image. L'équivalent dans le temps, c'est le temps réel, qui prétend, à la vitesse de la lumière, qui est celle de l'information, nous installer dans une actualité totale, abolissant toute

illusion du passé comme du futur... L'image ne peut plus imaginer le réel puisqu'elle *est* le réel. Elle ne peut plus le rêver puisqu'elle en est la réalité virtuelle. D'écran en écran, il n'est plus de destin à l'image que l'image. C'est comme si les choses avaient avalé leur miroir, et étaient devenues transparentes à elles-mêmes, tout entières présentes à elles-mêmes, en pleine lumière, en temps réel, dans une transcription impitoyable. Au lieu d'être absentes d'elles-mêmes dans l'illusion et le secret, elles ne s'inscrivent plus que sur les milliers d'écrans à l'horizon desquels le réel, mais aussi l'image à proprement parler, ont disparu. La réalité a été chassée de la réalité, et nous a laissés dans une hyperréalité vide de sens... Mais où est passée la constellation du sens ? Le seul suspense qui reste, c'est de savoir jusqu'où le monde peut se déréaliser avant de succomber à son trop peu de réalité, ou bien jusqu'où il peut s'hyperréaliser, avant de succomber à son trop de réalité (c'est-à-dire lorsque le monde, devenu plus vrai que le vrai, tombera sous le coup de la simulation totale)³¹. »

On pourrait penser que je me situe aux antipodes de la psychanalyse en interrogeant ainsi, avec Baudrillard, cette sorte d'« ontologie de l'image » dans laquelle la question de la déréalisation du Monde paraît lancinante ; pourtant, dans cette interrogation, Winnicott, comme il arrive souvent, nous a précédé. Dans un article de 1954-55, il développe l'idée que fantasmatiquement, le bébé a l'impression que son appropriation psychique du sein maternel laisse dans celui-ci un vide, un trou qu'il convient de réparer³². Ne sommes-nous pas alors toujours pris entre le désir de tenter de réparer l'environnement du crime que nous supposons avoir commis dans notre tentative pour nous l'approprier, et celui d'essayer d'effacer les traces de ce forfait originaire ?

Si l'on admet que la métaphore du grain de sable proposée par Viderman a quelque pertinence, un certain nombre de conséquences doivent en être tirées, et parmi celles-ci cette idée du noyau traumatique des processus psychiques ; cette idée, d'ailleurs, est celle exprimée par Freud lorsqu'il dit que : « l'objet naît dans la haine ». Cela signifie que la constitution du premier objet interne ne peut se faire que parce que l'objet réel est absent et donc frustrant ; inversement, et il s'agit là des thèses de Freud que Jean Laplanche a reprises dans ses *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, lorsqu'une mère s'occupe « normalement de son bébé, elle adresse à celui-ci des messages chargés de sens sexuel dont il ignore le sens. Il s'agit là de

la séduction originaire, par laquelle le sexuel est, en somme, “ implanté ” dans le psychisme humain. Là encore, c’est bien à partir du réel, puisque nous sommes dans le domaine du besoin vital élémentaire, que cet implant, ce “ corps psychique étranger ”, bref, ce traumatisme originaire, qui est un “ bon traumatisme ”, va se développer. Ces deux formes de noyau traumatique du Moi sont placées sous le signe de l’excès, du trop : trop d’absence de l’objet ; à l’inverse trop de présence du même objet ont en fait la même conséquence : un afflux d’excitation interne que le sujet va lier – ou tenter de lier – au moyen de concrétions fantasmatiques, pour parler dans les termes de la métaphore de Viderman. C’est à partir de cette observation que j’ai développé, il y a quelques années, l’idée des logiques du traumatisme, autour de ce que j’avais alors appelé « le chaud et le froid ». L’idée m’en était venue à l’occasion de deux analyses qui se déroulaient dans le même temps : une patiente, qui montrait dans sa vie une excitation psychique intense, conduisant à des *actings* à caractère « donjuanesque » nombreux, et qui se présentait cliniquement comme une patiente souffrant d’une névrose hystérique apporta dans sa cure tout un matériel infantile dans lequel sa mère, très phobique, ne lui donnait pas les soins corporels habituellement donnés à un jeune enfant ; cet évitement phobique des zones érogènes, et l’absence d’excitation sexuelle directe, par les soins corporels, de ses dernières, les avaient désignées, pour ainsi dire en creux, négativement, comme éminemment excitantes et dangereuses. À l’inverse, une patiente cliniquement déprimée retrouva, en analyse, une scène de séduction infantile dont tout porte à croire qu’elle fut réelle et vécue sur le mode d’un triomphe maniaque, la dépression de l’âge adulte étant en partie due au fait que la patiente n’arrivait pas à faire le deuil de cette position de toute-puissance infantile. J’ai suggéré, à partir de ces deux observations, une métaphore psychophysiologique qui rende compte de la complexité de ces situations traumatiques différentes ; en effet, puisque la métaphore du pare-excitation dont l’effraction est caractéristique de la situation traumatique est celle de la couche protectrice de la vésicule vivante ou, comme l’a suggéré D. Anzieu, de la peau, il me semble qu’on peut ici utilement rappeler une expérience élémentaire : notre épiderme contient des récepteurs périphériques qui discriminent les sensations de chaud et de froid. On sait que si l’on bande les yeux d’un sujet et qu’on le soumet en un point de la surface cutanée à un chaud ou à un froid intense, celui-ci ne pourra qualifier la nature de l’excitation subie ; en d’autres termes – et je

reprends là une métaphore psychanalytique – le « trop d'excitation » ou le « pas assez d'excitation » sont vécus de la même manière, sous le mode de *l'excès d'excitation*. Il va cependant de soi que ce qui, *in fine* se traduit de la même façon, est survenu dans des contextes historiques radicalement différents ; c'est pourquoi il me semble tout à fait essentiel de *reconstruire* très soigneusement *ce qui s'est passé historiquement pour nos patients, et que l'excès d'excitation a rendu inintelligible et inintégré par le Moi*, du moins jusqu'à ce que la cure permette de l'élaborer ; en ce sens je pense que l'analyste, en reconstruisant de telles scènes fait œuvre d'historien, en permettant de qualifier, à partir des indices qui lui restent accessibles, ce qui sans cet acte de construction demeurerait incompréhensible. En ce sens, il me semble possible de faire mienne la recommandation de Jules Michelet : faire parler les silences de l'histoire, ces terribles moments où elle ne dit plus rien et qui sont justement ses instants les plus tragiques.

Je viens donc de décrire une des formes principales du traumatisme psychique qui est la *non-qualification des vécus psychiques internes* ; il existe, à côté de cette première forme, une autre figure du traumatisme.

Pour introduire cette deuxième figure du traumatisme, il faut faire un détour rapide par Winnicott ; dans « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », Winnicott écrit ceci : « On peut dire, à propos de l'objet transitionnel, qu'il y a un accord entre nous et le bébé comme quoi nous ne poserons jamais la question : "cette chose, l'as-tu conçue ou t'a-t-elle été présentée du dehors ?" L'important est qu'aucune prise de décision n'est attendue sur ce point. La question elle-même n'a pas à être formulée.³³ » Ce que Winnicott définit ainsi pour un objet particulier – l'objet transitionnel – je pense que nous, analystes, avons des enseignements à en tirer en ce qui concerne notre théorie de la réalité : même si nous sommes toujours en train d'attribuer à ce qui nous est dit un indice de réalité, même si nous sommes toujours en train de distinguer fantasme et événement, il me semble qu'en même temps nous considérons que la réalité évoquée par le patient est de nature transitionnelle : la question de la *topique de la réalité* évoquée en Analyse ne se pose habituellement pas ; il va de soi qu'elle est à la limite de l'intérieur et de l'extérieur. Entre l'Analyste et son patient, il y a un pacte tacite selon lequel l'objet dont on parle est toujours un « entre-deux », c'est-à-dire qu'il est à la fois :

- un objet réel, modifié par les « opérateurs » du travail psychique que sont introjection, projection, mise en représentation par le biais des rêves et des fantasmes.
- un objet psychique construit en étayage sur les caractéristiques « réelles » de l'objet et de l'environnement.

Notre rapport au réel est entièrement construit à partir de cette double caractéristique de la réalité, que je désignerai sous le terme de « *transitionnalité de la Réalité* », et qui est au fond assez proche du caractère composite suggéré par la métaphore des concrétions perlières et du grain de sable de *Videman*. Il me semble qu'une des figures majeures du traumatisme se constitue dans la « détransitionnalisation de la Réalité » : par exemple, lorsqu'un sujet se trouve confronté à un événement qui vient redupliquer un fantasme ; ainsi l'enfant confronté à une séduction réelle, reduplication, *dans la réalité* du fantasme originaire de Séduction ; ou bien encore l'enfant qui voit, avec la disparition d'un proche, la réalisation de certains fantasmes agressifs inconscients. Dans ces « malheureuses rencontres » (A. Green) entre fantasmes et événement, l'espace psychique et l'espace externe communiquent de telle sorte que l'appareil psychique ne peut plus remplir son rôle de contenant du monde interne ; c'est ce que j'ai appelé le collapsus de la topique interne. Dans de telles circonstances, le sujet ne sait plus quelle est la source de son excitation, si elle est d'origine interne ou externe. Évidemment, c'est le propre de toute expérience traumatique, puisque Freud écrit que le traumatisme est une expérience d'absence de secours [la fameuse *hilflosigkeit*] dans les parties du Moi, devant l'excitation que cette dernière soit d'origine externe ou interne. Lorsque surviennent ces situations de collapsus topique, le sujet n'a alors plus la possibilité de constituer quelque chose d'extrêmement important sur le plan psychique, à savoir « l'épreuve de réalité » que Freud définit dans un texte de 1917, et ce toujours en référence à la détresse : « L'organisme en détresse a la capacité de se procurer, grâce à ses perceptions, une première orientation dans le monde en différenciant “ à l'intérieur ” et “ à l'extérieur ” selon la relation à une action musculaire. Une perception dont une action entraîne la disparition est reconnue comme une perception extérieure, comme réalité ; là où une telle action ne change rien, la perception vient de l'intérieur du corps propre, elle n'est pas réelle. Il est précieux pour l'individu de posséder un tel signe

caractéristique de la réalité, qui en même temps signifie un recours contre elle³³ ».

Ainsi, ces situations de collapsus sont génératrices d'une perte du sens de la réalité ; elles peuvent être d'ailleurs, pour cette raison, rapprochées de ce que Freud a admirablement décrit autour des phénomènes d'« inquiétante étrangeté ». Il écrit que « d'après [ses] observations, il est indubitable que le facteur de répétition du même [...] à certaines conditions, et combiné avec des circonstances précises [est une des] sources du sentiment d'inquiétante étrangeté³⁴ ».

Il met ce facteur de répétition en relation avec le « modèle du motif du double », et ajoute : « Il s'agit [...] d'une régression à des époques où le Moi ne s'était pas nettement déterminé par rapport au monde extérieur et à autrui³⁵. » Ces états de collapsus topique sont ainsi cliniquement rattachables aux phénomènes de dépersonnalisation. Nous avons affaire, dans ces situations décrites par Freud à un collapsus topique normal, de courte durée, produit par la rencontre entre fantasme et événement, mais dont l'effet d'ébranlement est bien perceptible ; ces situations sont souvent vécues comme de brefs moments de dépersonnalisation, ce qui souligne bien une des défenses les plus efficaces contre l'effet dévastateur du collapsus topique : tenter de séparer, de cliver, l'une des facettes de la réalité brusquement « détransitionnalisée » ; en d'autres termes, il s'agit de séparer, de « décollaber », l'Événement et le Fantasme « collabés » dans leur rencontre. Si l'on tient ce point de vue pour vrai, nous devons donc admettre que le clivage peut être, comme l'a proposé Gérard Bayle³⁶ quelque chose de « fonctionnel », et se rencontrer ainsi dans des organisations psychiques qui ne sont pas structurellement clivées ; il s'agit alors pour le sujet d'une tentative de reconstituer *l'enveloppe de son psychisme*³⁷, en se mettant « à l'abri » de ce que la réalité extérieure peut avoir de déstructurant. Je pense d'ailleurs que notre capacité à dormir et à rêver, notre capacité à désinvestir le Monde momentanément au profit de notre Moi, n'est pas sans rapport avec ces phénomènes. Certains patients – et je ne parle pas uniquement ici de patients d'analyse – qui se présentent à nous comme s'ils étaient en retrait du monde, comme s'ils avaient désinvesti ce dernier, sont en train, en réalité de tenter de reconstituer l'enveloppe de leur psychisme effractée par un collapsus topique ; c'est peut-être de cette façon que l'on peut comprendre, par exemple, les

descriptions faites par Bettelheim des comportements de retrait autistique de certains prisonniers des camps de concentration ; inversement certains patients qui nous paraissent être constamment « en prise » sur la Réalité, y répondant toujours de façon adaptée, sont en fait en plein collapsus topique, et leur fonctionnement mental alors réduit à ce que les psychosomaticiens ont appelé la *pensée opératoire* ; je veux ainsi souligner que la pensée opératoire peut se rencontrer, comme le clivage, sans préjuger d'organisations structurales, en fonction de circonstances événementielles plus ou moins dramatiques, et génératrices éventuelles de collapsus topique. Enfin, on peut essayer de comprendre ce que l'on désigne habituellement sous le terme de traumatophilie en référence à cette clinique du collapsus topique : *la répétition*, pour tenter de lier l'excitation du premier traumatisme est en effet un destin classique des situations traumatiques ; cependant, l'appétence pour le traumatisme me paraît, dans certains cas, aller au-delà de cette tentative de liaison ; je dirai que la visée en est plus radicale : il s'agit pour le sujet, au moyen d'un traumatisme, de tenter de reconstituer l'enveloppe effractée. J'ai suggéré ailleurs que dans une situation banale, qui nous paraît en même temps psychiquement incroyable, une réaction banale est de dire à l'interlocuteur : « pince-moi, je rêve » ; je propose l'idée qu'il s'agit là d'un texte manifeste, paradigmatique d'une situation de collapsus topique et dont le sens latent est : « pince-moi *pour* que je rêve » ; il s'agirait alors de provoquer une excitation traumatique de la barrière de contact susceptible de mobiliser les contre-investissements, de refermer ainsi la béance qui fait communiquer l'intérieur et l'extérieur, et de reconstituer, sous couvert de ce traumatisme demandé à l'autre, une enveloppe psychique : la visée poursuivie par la recherche du traumatisme serait ainsi antitraumatique. Ces quelques brèves remarques ont pour but d'insister sur la valeur signifiante, historicisable, des formations traumatiques rencontrées chez les patients, et donc de la nécessité de les intégrer dans la rencontre analytique, en les tissant avec l'histoire du sujet.

Il me paraît toutefois nécessaire de préciser un peu plus cette question de l'historicisation ; certes, je pense l'avoir montré, la plupart des historiens et la plupart des psychanalystes travaillent avec un même présupposé épistémologique, qui est que leurs constructions – construction d'un passé individuel pour les uns, construction d'un passé collectif pour les autres – sont des *représentations du Réel et non le Réel lui-même* ; les uns et les autres

travaillant à partir d'indices ; mais ceux sur lesquels travaille l'historien sont toujours des *indices matériels* : même si l'indice en question est un texte, même si celui-ci est apocryphe, cet indice a une *matérialité* dont ne dispose pas le psychanalyste : le seul texte auquel il a affaire est la parole du patient, et cela n'est pas sans conséquences ; la conséquence la plus importante, c'est l'emprise de l'idéologie historiciste sur la psychanalyse, celle-là même qui animait Freud lorsqu'il recherchait, chez « l'Homme aux loups », par exemple, les indices de la réalité de la Scène primitive, en étant soucieux de fonder la scientificité de sa jeune science, et qui lui faisaient écrire : « ou bien l'analyse basée sur sa névrose infantile n'est qu'un tissu d'absurdités, ou bien tout s'est passé exactement comme je l'ai décrit plus haut³⁸. » C'est à cette idéologie historiciste qu'échappe, me semble-t-il, Winnicott avec la transitionnalité de la réalité, mais c'est aussi ce à quoi échappent aussi à mon sens les analystes qui se sont penchés sur la théorie de l'interprétation ; ainsi Christian David note que le travail de l'analyse ne se propose « pas seulement de déchiffrer les sédimentations déposées par la mémoire, de recomposer l'ordonnance rompue des traces historiques [...] mais *d'interpréter*, pour faire surgir dans le procès de la cure et dans l'espace qui le spécifie, des vérités qui *n'étaient nulle part ailleurs avant qu'elles ne fussent découvertes dans la situation analytique par le travail qui les constitue* », et qu'ainsi « l'oreille de l'analyste n'est pas un organe d'audition mais de transformation³⁹. »

Cette distinction faite par Christian David entre « audition » et « transformation », pour évidente qu'elle puisse paraître, s'oppose cependant à certaines théories analytiques selon lesquelles sont présents d'emblée, et dans le psychisme humain et dans la cure, pulsions, fantasmes, objets, bons ou mauvais, tous ceux-ci se manifestant alors de façon extemporanée, quasiment réelle. Or il est intéressant de constater que nous avons ainsi évoqué trois conceptions de la réalité psychique :

- une réalité perdue, ou cachée, et construite à partir d'indices retrouvés, ou d'hypothèses nouvelles ;
- une réalité créée/trouvée ;
- une réalité présente d'emblée, et qui se donne immédiatement de façon intelligible.

J'ajouterai à ceci deux remarques :

1°– les deux premières conceptions de la Réalité psychique recourent assez exactement les conceptions de la réalité que se forgent les scientifiques aujourd'hui. La troisième conception, assez positiviste, connaît me semble-t-il un regain de faveur de nos jours ; il faut aussi ajouter que si cette dernière conception régit nos rapports ordinaires au réel, elle est bien entendue du domaine de l'illusion, et qu'en ce sens elle peut être rattachée à la seconde (la réalité créée/trouvée).

2°– l'écoute analytique fait appel, implicitement, à ces différentes conceptions de la Réalité, ce qui permet de soutenir qu'habituellement la question de la topique de la réalité ne se pose pas habituellement à l'analyste, sauf dans une opération métaclinique qui est l'écoute de son type d'écoute⁴⁰.

Je voudrais en guise de conclusion revenir sur une cure terminée depuis longtemps et dont j'avais évoqué très brièvement d'autres aspects il y a quelques années⁴¹ :

Cette jeune femme était l'aînée d'une famille nombreuse, et sa vie avait commencé sous de bien douloureux auspices : son père tombe gravement malade deux ans après la naissance de la patiente, au moment où sa femme à nouveau enceinte est proche du terme de sa seconde grossesse. On peut deviner la détresse de la patiente dans ce souvenir-écran : « je suis une toute petite fille, je ne sais pas encore marcher, je suis assise par terre, tout le monde s'éloigne et je me dis : “ je n'y arriverai jamais ” ». Malgré cet état dépressif de base, dû en partie à la dépression de ses deux parents, au départ du père et à la naissance de la petite sœur qui la suit, la patiente a des rêves très crus, aux contenus violents et pleins d'excitation : le traumatisme « froid » – la carence de soins maternels par suite du désinvestissement d'une mère endeuillée par le départ et la maladie de son mari et mobilisée aussi par les soins à donner au nouveau bébé – est vécu par le biais de la coexcitation libidinale sur le mode du « chaud », de l'excès, du trop. Pourtant la patiente se vit comme irrémédiablement déprimée, avec une scène primitive irréprésentable. « Ici, me dit-elle, je me regarde comme dans un miroir brisé ; je vois tantôt une demi-image, tantôt l'autre. » Expression saisissante de ce qu'elle vit comme un clivage opéré par la mise en œuvre de la fonction désobjectalisante décrite par André Green. Un des

modes d'expression de ce clivage est l'absence d'investissement psychique des pensées et des affects alors même que ces derniers sont identifiés par la patiente comme existant en elle. Ainsi, à la fin de sa première année d'analyse, elle m'apprend en quelques séances qu'elle est enceinte, qu'elle a de sérieux risques de fausse-couche, et que c'est mieux de savoir cela que d'imaginer des risques pour ce bébé à venir : on voit là l'investissement opératoire de la pensée. Quelques semaines plus tard, elle fait une fausse-couche, et peut alors exprimer ses affects d'angoisse de la façon suivante : « c'est mieux d'avoir fait cette fausse-couche ; *si j'avais donné le jour à un enfant, j'aurais dû m'en séparer un jour.* » La patiente confirme ainsi la *nature historique du traumatisme à construire*, autour de la suite d'événements que j'ai évoquée : maladie et départ du père, naissance de la petite sœur, désinvestissement maternel dû, à la fois, à un mouvement dépressif et aux soins à donner au nouveau bébé. Progressivement, au cours de cette analyse, j'ai le sentiment d'un enkystement du travail psychique : certes, la patiente vient à ses séances avec une ténacité remarquable, et elle reste, malgré l'investissement de sa cure, très à distance de son histoire psychique : les Imagos restent figées, intouchables, et notamment l'Imago paternelle, figée autour d'un père définitivement sans valeur, à jamais parti depuis l'enfance. Moi-même, dans le contre-transfert, je me vis comme un analyste sans valeur, incompetent, ayant de plus en plus souvent la tentation de « m'absenter » psychiquement, tentation contre laquelle je lutte en tentant d'élaborer quelle position imagôïque j'occupe dans ce mouvement contre-transférentiel ; j'essaye de lui communiquer l'impression qu'elle me met en position d'incarner ce père absent, mais ces interventions provoquent colère et rejet ; en réfléchissant une fois de plus à cela, je suis un jour amené à lui dire, alors même que nous réévoquions la maladie de son père et son départ, que nous n'avions jamais songé que le choc provoqué par ce départ avait peut-être masqué le choc qu'avait pu représenter son retour. Elle est sidérée par cette intervention, et se retrouve bientôt enceinte, alors que, malgré une médicalisation intensive, elle n'y arrivait pas ; la grossesse, cette fois, sera menée jusqu'à son terme. Que l'évocation du retour du père ait été suivie de cette grossesse, montre assez bien, à mon sens, combien la problématique œdipienne, essentiellement traumatique, comme nous l'avons vu, était *de ce fait* peu organisatrice. Nous n'étions pas, pour cette raison, au bout de nos peines : si l'importance du père présent, objet de désir, et plus particulièrement du désir d'enfant

était en quelque sorte *admise dans un acte* – la grossesse – , elle restait en même temps *déniée psychiquement*, dans ce clivage si bien décrit par la patiente à travers l'évocation du miroir brisé : le père restait nul et sans intérêt. Elle avait donc décidé de terminer son analyse, elle aussi sans intérêt, puisqu'elle avait maintenant son enfant, et sans que j'aie beaucoup de marge de manœuvre par rapport à une telle décision, compte tenu de ce transfert négatif si intense. Et puis, deux semaines avant la fin annoncée, la patiente arrive à sa séance bouleversée : « j'ai assisté ces jours-ci à un procès de la Cour d'assises : une fille était d'abord partie civile au côté de sa mère, contre son père, meurtrier de sa grand-mère. Au cours du procès, elle a changé d'avis, a témoigné en faveur de son père, ne voulant pas le laisser seul. Quel rapport cela peut-il avoir avec la fin de mon analyse ? »

– Peut-être est-il aussi question de me laisser seul ?

– Je suis contente que cette fille soutienne son père. Cet homme haïssait sa femme et aurait voulu la tuer ; mais l'idée de laisser sa fille – (elle s'interrompt) – j'ai perdu le mot – *orpheline* – lui a été insupportable. C'est la pire des choses pour un enfant. Je vous parle de mon histoire, là. Cette fille, en témoignant pour son père, elle ne sera jamais orpheline, bien qu'ils soient séparés [...]. C'est une idée nouvelle pour moi. » Après avoir dit ces mots, la patiente se souvient alors qu'après le retour du père, sa mère est partie à l'hôpital, et qu'elle a été confiée à sa grand-mère. « J'ai dû me sentir très seule : c'était une ambiance d'orphelinat. L'issue, pour moi, c'est de cesser d'être partie civile et simplement témoin dans l'histoire de mon père. »

Lors de la séance suivante, elle continue : « Ce couple du procès renvoie au couple de mes parents que j'ai mille fois évoqués comme ne couchant pas ensemble. Pour cette fille, c'est une issue d'aimer son père : c'est retrouver le couple des parents qui s'occupaient d'elle petite fille. Moi aussi j'ai eu un couple de parents ; il a éclaté au départ de mon père, puis s'est reconstitué. Je n'avais que deux solutions : ou bien reconstituer ce couple, comme avant le départ de mon père, ou bien continuer, comme après son départ, seule avec ma mère. Maintenant, cette idée de parents qui ne couchent pas ensemble, c'est une idée que je ne peux plus tenir : il y a eu d'autres enfants après moi [...] et je ne peux nier avoir eu du désir à son égard [...], mais pour moi ça n'a jamais été une issue fiable de le trouver aimable [...] ».

J'interviens alors : « Surtout si au moment où vous le découvrez comme une personne importante et donc aimable de votre environnement, il disparaît [...] ».

(Elle) — C'est un flash dingue... ça serait donc risqué et dangereux d'aimer... et en plus, ma mère est enceinte. Alors plus rien n'est dicible. L'enfant, ce résultat de leur amour et de leurs relations sexuelles, va accaparer tous les soins. Je n'ai plus rien à moi tout d'un coup...

On voit assez bien, je pense, dans cette séquence, la survenue d'un collapsus topique ; les choses sont cependant assez subtiles : le collapsus n'est pas ici, comme on pourrait hâtivement le croire, provoqué par la rencontre entre le procès mené inlassablement de façon interne et inconsciente par la patiente contre son père – et transférentiellement contre moi – et le procès réel ; en fait, il est produit par la coïncidence entre l'investissement du père comme mari de la mère, et père, de ce fait même, de l'enfant à venir, et la disparition réelle de l'objet ; un effet d'ébranlement traumatique se produit alors, dans lequel la rencontre entre mouvement de désir et d'affects et événement entraînera ultérieurement un mode de pensée opératoire : « il est dangereux de désirer », semble-t-elle penser. (Par exemple, comme je l'évoquais un peu plus haut : plutôt faire une fausse-couche que de penser qu'on peut perdre l'enfant.)

Le fait d'assister au procès permet en fait à ma patiente une mise en communication de la scène réelle et de la scène psychique, l'un et l'autre étant à ce moment distincts : présent événementiel et passé psychique ne sont plus traumatiquement confondus, et ce mouvement permet la ressaisie du monde interne dans toutes ses composantes, le clivage se trouvant ainsi réduit.

Après ce moment très vivant de construction – à deux – de son traumatisme infantile, au cours d'une autre séance, ma patiente me dit : « J'ai rêvé que vous étiez marié et que je faisais connaissance de votre femme ; elle était aux antipodes de ce que j'imaginai, mais je me disais : “ il doit l'aimer, puisqu'il l'a choisie. Mes parents aussi ont dû se choisir...” Et dans ce rêve, je me sens très proche de votre femme et de vous. »

On voit le chemin parcouru, mais on remarquera aussi qu'il a pu en être ainsi grâce à la rencontre avec un événement ; il ne s'agit plus ici d'une

« malheureuse rencontre », mais d'une rencontre féconde entre monde psychique et monde réel ; ces rencontres fécondes existent – heureusement – pour chacun d'entre nous ; il faut aussi savoir compter avec elles, ce qui, bien sûr, doit nous faire considérer la vie, et la psychanalyse avec une certaine modestie.



NOTES

1. S. Freud, lettre 69, in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956, p. 190.
2. S. Ferenczi, « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant », in *Psychanalyse IV, Œuvres complètes 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 125-135.
3. S. Freud, lettre 69, *op. cit.*, p. 191.
4. S. Ferenczi, *op. cit.*, p. 129.
5. M. Balint, *Le défaut fondamental*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, p. 207, cité par T. Bokanowski in *Revue française de psychanalyse*, LII, 6, 1988, p. 1285.
6. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, P.U.F., 1951.
7. —, « Constructions dans l'analyse », in *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, P.U.F., 1985, p. 280.
8. S. Ferenczi, « La répétition en analyse pire que le traumatisme original », in *Psychanalyse IV, op. cit.*, p. 307.
9. S. Viderman, *La construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël, 1970.
10. Marrou, « Le métier d'historien », in *L'histoire et ses méthodes*, La Pléiade P. 1471.
11. Marrou, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*.

12. S. Viderman, *op. cit.*, p. 381-382.
13. B. Croce, *Théorie et histoire de l'historiographie*.
14. P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971.
15. C. Janin, « Le chaud et le froid : les logiques du traumatisme et leur gestion dans la situation analytique », *Revue française de psychanalyse*, XLIX, 2, 1985, p. 667-677.
16. J. Schaeffer, « Le rubis a horreur du rouge » *Revue française de psychanalyse*, L, 3, 1986, p. 923-944.
17. J. Cournut, « Effractions quantitatives », *Bulletin de la S. P. P.*, n° 11, 1987.
18. *Le Monde*, mardi 29 Mars 1994. C'est moi qui souligne.
19. S. Freud, *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, p. 157-158.
20. Notamment dans « L'empiètement psychique », in *La psychanalyse, questions pour demain*, Paris, P. U. F., 1990.
21. On voit ainsi que c'est le défaut de ce meurtre imaginaire qui est cause du suicide du mélancolique, cas particulier de « collapsus topique ». Ce concept de « Chose » – Das Ding – vient de Heidegger, et a été repris par Lacan.
22. Ceci se réfère à la façon dont André Green a, en 1977, décrit la *fonction encadrante* de l'hallucination négative. Cf. *Le travail du négatif*, Paris, Éd. de Minuit, 1993, p. 376.
23. S. Viderman, in *Le Céleste et le Sublunaire*, Paris, P. U. F., Coll. « Le fil rouge », 1977.
24. *Ibid.* C'est moi qui souligne.
25. A. Green, *Le travail du négatif*, Paris, Éd. de Minuit, 1993, p. 248-249. Les italiques sont de A. Green.
26. —, *Narcissisme de vie ; narcissisme de mort*, Paris, Éd. de Minuit, 1983, p. 246 et 247.
27. R. Roussillon, *Paradoxes et situations limites de l'analyse*, p. 121.
28. D. Van der Sterren, *Œdipe. Une étude psychanalytique d'après Sophocle*. Paris, P.U.F., 1978.
29. J. Baudrillard, « Le crime parfait », *Topique*, n° 53, 1994.
30. Mais qui est ce « on », si ce n'est nous-même, dans la haine de l'écart entre l'inconnaissable du réel et l'illusion, et dans le désir, animé par cette même haine, d'accomplir ce crime parfait ?
31. *Ibid.* C'est moi qui souligne.
32. D.W. Winnicott, « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels ». in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 109-125.
33. S. Freud, « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve », in *Œuvres complètes, psychanalyse, XIII*, Paris, P.U.F., 1988, p. 245-260.
34. S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.
35. *Ibid.*
36. G. Bayle, « Traumatismes et clivages fonctionnels », *Revue française de psychanalyse*, LII, 6, 1988, p. 1339-1356.
37. Cf. sur ces différents points : C. Janin, « L'empiètement psychique » in *La psychanalyse : questions pour demain*, Paris, P. U. F., 1990.
38. S. Freud, « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups) », in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1966.
39. C. David, « Un nouvel esprit psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, XXXVIII, 2-3, mai-juin 1974, p. 305-313.
40. Cf. sur ce point Haydée Fainberg, « Une des difficultés de l'analyse : la reconnaissance de l'altérité », *Revue française de psychanalyse*, XLV, 6, 1981.
41. C. Janin, « Analyser, arpenter, écrire », *Revue française de psychanalyse*, LIV, 2, 1990, 433-442.